

Le jeu d'alternance vocalique dans la formation de quelques verbes japonais - Susumu Kudo

(Avant-propos) La terminologie de la flexion verbale en japonais.

« Voyons donc quelle a pu être l'idée première de cet agencement qu'on appelle la conjugaison : essayons de comprendre par où le verbe a commencé. » Michel Bréal – *Les Commencements du Verbe* (*1)

Dans cet article nous commenterons très brièvement le principe qui régit la flexion verbale en japonais. E. Benveniste, dans son article : *Structure des relations de personne dans le verbe*, se pose une question : « peut-il exister un verbe sans distinction de personne » ? Après avoir cité le cas du coréen selon le linguiste danois Ramstedt suivant lequel, les personnes grammaticales n'ont aucune distinction dans une langue où toutes les formes du verbe sont indifférentes en personne et en nombre, il constate que « le coréen possède une série complète de pronoms qui peuvent entrer en jeu, et cela est essentiel »(*2). Il ne dit rien du japonais qui montre pourtant, dans ce chapitre de grammaire, une parfaite ressemblance avec le coréen. Il se dit qu'« il ne semble pas qu'on connaisse une langue dotée d'un verbe où les distinctions de personne ne se marquent pas d'une manière ou d'une autre dans les formes verbales ». Il conclut finalement que « la catégorie de la personne appartient bien aux notions fondamentales et nécessaires du verbe » (*3). D'où son affirmation au début de l'article : « Le verbe est, avec le pronom, la seule espèce de mots qui soit soumise à la catégorie de la personne »(*4).

Or, la flexion du verbe japonais n'a rien à voir avec la personne ni le

nombre grammatical qui sont, dans la conjugaison verbale en indo-européen, des critères fondamentaux du système. Notre verbe « se décline » comme un vulgaire substantif non pas selon les personnes ou les nombres, mais sur des phases du verbe qui s'agglutinent aux autres éléments de phrase : nominaux, verbaux et particules conjonctives. L'apparence de flexion verbale du japonais ressemble donc plutôt à la déclinaison nominale qu'à la conjugaison verbale puisque la déclinaison casuelle a pour fonction d'adapter le nominal aux divers aspects de la phrase.

Le cas sujet se définit comme un sujet du complément, alors que le cas régime est applicable à tous les compléments d'objet. Notre flexion verbale apparaît comme autant d'adaptations du verbe à ses divers environnements syntaxiques. Elle se compose de six degrés d'adaptation : nous allons montrer ci-dessous un paradigme typique à quatre **crans** vocaliques (sur le terme **cran**, on va voir tout à l'heure) du verbe transitif-intransitif : **maku** « semer ». La flexion verbale japonaise qui consiste essentiellement dans le jeu d'alternance vocalique de la dernière syllabe du radical est en rapport étroit avec le vocalisme japonais de l'ordre de : **a, i, u, e, o**. Cet ordre vocalique tient originellement à celui du sanskrit.

1) en **-a**. *mizen-kei* (inaccompli) **maka-** s'agglutine à des négatifs tels que **zu** ou **nai** : **maka-zu**, **maka-nai** « ne pas semer » ou à une particule d'éventualité **-ba** : **maka-ba** « si on sème, dans l'éventualité de semer ».

2) en **-i**. *ren'yô-kei* (nominal) **maki-** est essentiellement un nominal : *haru-maki* « semaison au printemps ». Il peut s'agglutiner directement à un verbe (auxiliaire) : **maki-masu** « (se permettre de) semer », ou à une particule conjonctive **-te** : **maki-te** > *maite* « en semant, par l'acte de semer »

3) en **-u**. *shûshi-kei* (terminal) en **-u** marque un arrêt de la phrase : *tané (-wo) maku* « semer des graines ». Il est considéré comme infinitif.

4) en **-u**. *rentai-kei* (adjectival) sert d'adjectif (ou d'épithète) : **maku-hito**, celui qui sème, semeur. **maku-toki** « (époque des) semailles ». Il peut devenir, comme infinitif, un nominal suivi d'une formule

d'injonction **-nakaré** (< naku-aré « ne soyez pas », probablement) : **maku(koto)-nakaré** « qu'on ne sème pas ! ». Il est parfois difficile de distinguer, lorsque le verbe se compose avec le vieux prohibitif *na*, entre *rentai-kei* et *shûshi-kei* (qui auraient été originellement identiques). **maku** de **maku-na** « ne pas semer » est considéré comme *shûshi-kei*.

5) en **-e**. *izen-kei* (accompli) : **maké-ba** « lorsqu'on a semé, après avoir semé ». **ké** de **maké-izen-kei** est de formation **ka+i**. Cette forme vient donc de **maka-**, *mizen-kei*.

6) en **-e**. *meirei-kei* (impératif) : **maké** « sème ! ». **ké** de **maké-meirei-kei** provient de **ki+a** « **a** < **ari**, verbe ontique ». Cette forme vient de **maki-**, *ren'yô-kei*.

Dans cette flexion, la partie vocalique du radical **mak(V)-** alterne en quatre voyelles : **-a, -i, -u, -e**. Cette flexion verbale n'a rien à voir avec la conjugaison dont le principe consiste en jeux de personne et de nombre. L'aspect de la flexion verbale se rapproche donc plutôt de la déclinaison nominale. Nous l'appelons ce type de flexion verbale à quatre voyelles, *yodan katsuyô* (flexion à quatre **crans** vocaliques). Nous croyons que l'image de **cran**, plutôt mécanique, est meilleure que les termes **échelle**, **étape**, **degré** ou **grade**, tous vagues, pour exprimer un mécanisme grammatical d'importance majeure dont le fond est l'alternance vocalique.

Or, notre syllabaire se présente d'abord de haut en bas, et ensuite ces colonnes verticales qui commencent par la colonne vocalique **a, i, u, e, o** s'échelonnent de droite à gauche comme suit.

n	wa	ra	ya	ma	(p)ha	na	ta	sa	ka	a
	wi	ri	i	mi	(p)hi	ni	tsi	si	ki	i
	(w)u	ru	yu	mu	(p)hu	nu	tsu	su	ku	u
	we	re	e	me	(p)he	ne	te	se	ke	e
	wo	ro	yo	mo	(p)ho	no	to	so	ko	o

Quelques sonores des syllabes de fréquent usage mais absentes dans le

syllabaire: g(V= voyelle), z(V), d(V) sont venues d'une sonorisation de k(V), s(V), t(V), ainsi que b(V) de (p)h(V). Dans notre écriture *kana*, simplification de *mana* « écriture chinoise », elles sont représentées avec un petit rajout aux signes d'origine, tel que : ㄥ° pour p(h)a, ㄥ^\flat pour b(h)a, à côté de ㄥ pour (p)ha. Dans la première colonne verticale (vocalique : **a i u e o**), **-i** se situe en position supérieure par rapport à **e** (inférieur). **U** est en position moyenne. C'est ainsi que dans le paradigme de flexion verbale sont utilisés les termes *kami* (supérieur) et *simo* (inférieur).

Le verbe **miru** « voir » au radical **mi-** ne possède dans la flexion qu'un vocalisme supérieur unique **i-** en **mi-**, **mi-**, **mi(ru)**. Ce type de flexion s'appelle donc *kami-itichidan* : (flexion) à un cran supérieur. Le verbe **sugu** « passer » se décline en deux voyelles alternées **-i** et **-u** en **sugi-**, **sugi-**, **sugu**. Il s'appelle alors *kami-nidan* : (flexion à) deux crans supérieurs. Le verbe **kweru** « donner un coup de pied » en **kwe-**, **kwe-**, **kwe(ru)** est du type *simo-itichidan* : (flexion à) un cran inférieur. Le verbe **idu** « sortir » en **ide-**, **ide-**, **idu** est un *simo-nidan* (flexion à) deux crans inférieurs.

On peut ajouter à ces cinq types de flexion, un verbe irrégulier **sinu** « mourir » avec six radicaux tous différents : **sina-**, **sini-**, **sinu**, **sinuru-**, **sinuré-**, **siné !** et deux verbes ontiques **ari**, **wori** « être » avec un terminal en **-ri** au lieu de **-ru** moderne. Pour **sinu** (avec **sina-**, **sini-**, **sinu**, **siné** : radicaux alternés comme à quatre crans), il n'y a qu'une petite irrégularité (**sinuru-** / **sinuré-** en *rentai-kei* et en *izen-kei*) qu'il n'est pas difficile d'expliquer par la contamination de deux types de flexion. Pour la finale **-ri** de **ari**, **ori**, ce **-ri** aurait été une terminaison nominale plutôt que verbale. Nous aurons l'occasion de discuter là-dessus en détail plus tard, ainsi que sur les verbes les plus aberrants: **wu** « être », **ku** « venir » et **su** « faire ».

Pour nous rendre compte du mécanisme de flexion du verbe japonais, nous examinerons tout d'abord la fonction des verbes ontiques japonais **ari**, **wori**, **wiru**, **wu** en même temps que leur corrélation, avant de passer à l'étude de l'origine des deux verbes irréguliers par excellence : **ku** et **su**. C'est ainsi que nous pourrons avoir une vue d'ensemble du verbe japonais.

Le verbe ontique *wu* et l'origine des verbes irréguliers *ku* (venir) et *su* (faire)

En 1988, nous avons publié en japonais dans notre *Gengo-Bunka* (No 5), bulletin annuel de l'Institut Gengo-Bunka (Langues et Cultures) de l'université Meiji-Gakuin (Tokyo), une petite étude intitulée *De l'ancien verbe wu* « être, exister ». Nous nous sommes posé le problème dans ces termes: « Le caractère *kanji* 居 signifiant *être, exister, existence*, employé dans quelques écrits de l'éminent ethnologue Kunio Yanagida (1875–1962), se lit suivant le contexte en **wi(-ru)** ou **wo(-ru)**. On sait effectivement que pour **wi-ru**, il y a le pendant non moins authentique **wo-ru**. A quelque petite nuance près, la fonction de ces deux formes est identique. Or, de quel rapport d'origine se lient ces deux formes ? ». Nous les avons comparées ensuite avec un verbe **wu**, ancienne forme de (**w**)**i-ru** (être, exister). La terminaison **-ru** étant de formation postérieure, le rapport entre **wi-**, **wo-**, **wu** est génétique. Ce petit article, rédigé presque aussitôt après notre retour au Japon (1987), a eu au moins le mérite de nous orienter depuis dans nos travaux. Mais une relecture que nous avons récemment effectuée de l'article nous a incité à revoir le problème d'un autre point de vue. Par l'utilisation d'un nouvel outil de réflexion qu'est le français et de son système d'écriture phonétiquement plus analytique que le nôtre nous pourrions cette fois espérer avoir une meilleure compréhension du problème et en dégager de nouvelles perspectives.

1 Woru et Wiru

Nous avons déjà émis dans notre *Tôzai* 5 (*5) nos idées sur la flexion du verbe japonais formée à partir de deux phases fondamentales du verbe: *mizen-kei* (l'inaccompli) et *ren'yô-kei* (le nominal). Nous examinerons tout d'abord le verbe **wo-ru** par rapport à **wi-ru** pour y voir ensuite plus

clair la formation des verbes japonais non moins anciens et originaux : **ku** « venir » et **su** « faire ». De quel rapport étymologique se lient les verbes **wi-ru**, **wo-ru** et le verbe irrégulier **ku** (paradigme flexionnel: **ko-**, **ki-**, **ku**, **kuru-**, **kure-**, **ko**) ainsi que le **su** irrégulier (**sé-**, **si-**, **su**, **suru-**, **suré-**, **sé**) ?

L'existence du verbe **wi-ru** est signalée dans tous les dictionnaires d'ancien japonais, tandis que **wo-ru** n'est cité, comme rubrique, dans aucun de nos dictionnaires actuellement disponibles (*6). La forme présentée est partout l'irrégulier **wo-ri** (shûshi « terminal » et ren'yô « nominal ») et non pas **wo-ru**. La forme **wo-ri**, présentée dans le dictionnaire de japonais (moderne et ancien) de la maison *Shintchôsha*, est vite renvoyée à la forme moderne **o-ru**. Tout cela rend compte de l'archaïsme de la désinence verbale **-ri**, remplacée par la moderne **-ru**, ainsi que de la disparition progressive du phonème **w-** (sauf dans **wa**) en japonais.

La transformation de **wo-ri** en **wo-ru** suit le même processus que celui de l'irrégulier **a-ri** « être, exister », en **a-ru**. Nos dictionnaires font en effet peu de cas de la forme **wo-ru**, qui, par rapport à **o-ru** moderne, doit pourtant avoir bien existé au même titre que **wi-ru**, l'ancien verbe partout attesté, par rapport à **i-ru** moderne. Nous avons dit plus haut que la forme utilisée par Kunio Yanaguida n'était ni **i-ru** ni **o-ru** mais **wi-ru** ou **wo-ru**.

Un écrivain d'origine du nord-est a cru avoir bien dit que **o-ru** actuel n'était pas une forme standard. Saiitchi Maruya exclut la forme **o-ru** en prescrivant *Ningen-wa i-ru, mono-wa aru* « **iru** pour les hommes, **aru** pour les choses » (*7). Mais l'usage actuel **i-ru** employé pour les hommes a seulement cours dans la moitié nord-est du pays. A l'ouest, c'est la forme **o-ru** qui prévaut aux dépens de **i-ru**. Dans le département de Wakayama (*8), on peut même trouver **a-ru** utilisé pour les hommes, au lieu de **i-ru** à l'est. Ainsi, bien que de la même provenance, **i-ru** et **o-ru** sont différenciés selon les régions.

2 *Ren'yô-kei* comme un nominal

Le couple: **o-ru** / **wo-ri** figure dans nos dictionnaires, tandis que le couple **i-ru** / **wi-ri** n'est pas cité. Le ren'yô-shûsi-kei (terminal) **wi-ri** n'a pas existé. Le ren'yô-kei (nominal) de **wi-ru** est **wi-** tout court. Le verbe moderne **i-ru** aussi a pour ren'yô-kei non pas **i-ri**, mais **i-**.

Dans nos dictionnaires, les verbes s'affichent sous la forme du shûshi-kei. Le shûshi-kei est souvent considéré comme un infinitif, mais il s'agit en vérité d'un terminal qui clôt une phrase. **Iku** « aller » de *watashi-wa iku* « moi, je vais » est en position finale de la phrase « je vais ». **Iku** de **iku-hito** « l'homme qui va » n'est pas un shûshi-kei mais un rentai-kei (adjectival), car au lieu de terminer la phrase, il continue la phrase en lui servant d'adjectif pour *hito* « l'homme ». Le rentai-kei se lie donc à un nominal comme un adjectif. On ne peut pas dire lequel des deux aspects verbaux était antérieur; shûshi-kei ou rentai-kei. Pour le moment, nous pensons que la fonction adjectivale (rentai-kei) précédait celle de clôture de la phrase (shûshi-kei).

Le dictionnaire d'ancien japonais *Iwanami* (édition 2000, corrigée et augmentée) a étonné, par sa présentation des verbes en ren'yô-kei, nos élèves longtemps habitués à les voir en shûshi-kei. Le docteur Susumu Ôno, responsable de la rédaction, s'explique sur ses intentions: « Tout au début de notre travail, nous avons voulu que l'utilisateur de ce dictionnaire puisse se renseigner autant que possible sur divers aspects de la langue japonaise. Pour cela, il était important de modifier la mise en page des mots-rubriques. Cela concerne surtout la présentation du verbe. De nos jours, la pratique courante de nos dictionnaires est de le présenter en shûshi-kei. Mais pour la fréquence d'emploi, le shûshi-kei dépasse à peine un dixième du total. La plus importante est celle du ren'yô-kei qui en occupe trois cinquièmes. Le ren'yô-kei est un nominal (**asobi** « jeu », **aruki** « marche ») qui peut se constituer aussi en premier élément d'un composé (**asobi-kurasu** « fainéanter », **aruki-mawaru** « marcher de long en large »)(*9). Le shûshi-kei en ancien japonais peut différer de celui du japonais moderne (**oku** « se lever » en japonais ancien, **oki-ru** en japonais moderne; **uku** « recevoir » en ancien, **uké-ru** en moderne), alors qu'en ren'you-kei, les

deux formes ancienne et moderne se rejoignent (**oki-té**, « en se levant », **uké-té** « en recevant »). Ce qui fait que les verbes ainsi affichés en ren'yô-kei (**oki-**, **uké-**) peuvent être dans une large mesure les formes mêmes trouvées dans un document. On voit aisément le rapport entre verbe et substantif. Pour s'initier au verbe, on peut ainsi se passer de chercher par le shûshi-kei. C'est par un reflet historique de la langue japonaise que le ren'yô-kei se situe au coeur du verbe. »(*10)

Le fait qu'en japonais, le ren'yô-kei est une forme de fond du point de vue génétique ou de la fréquence d'emploi, est une vérité qu'on ne peut pas contester. L'idée du docteur Ôno sur le ren'yô-kei (c'est là le plus important de ses propos) est tout à fait juste.

La langue japonaise ancienne disposait cependant de plusieurs, voire, de nombreux verbes monosyllabiques où le ren'yô-kei différait, à cause de l'alternance vocalique, du shûshi-kei, de telle sorte que le lien des deux formes : ren'yô-kei et shûshi-kei, est, le mono-syllabisme aidant, très difficile à reconnaître. À un shûshi-kei « **fu** », par exemple, correspondent plusieurs monèmes différents qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. C'est tel ou tel caractère *kanji* affecté selon le sens qui détermine tel ou tel mot. Ainsi on voit pour le shûshi-kei **fu** : « (as)sécher » (**fi** pour ren'yô-kei, ainsi de suite), « passer, s'écouler » (**fé**), « tamiser, se moucher fort » (**fi**), « tisser » (**fé**), « émettre, dire » (**fi**). Pour les élèves originaires du nord-est, par exemple, qui peuvent à peine distinguer entre les phonèmes **i** de **é**, et pour qui, par conséquent, **fi** et **fé** sonnent sans différence particulière, il est presque impossible de trouver du tac au tac le bon ren'yô-kei d'un verbe qu'ils ont pourtant en tête dans son parfait état de shûshi-kei en **-u**. Le dictionnaire dans lequel on doit chercher le verbe par son ren'yô-kei leur sera un pur objet de désespoir.

Le ren'yô-kei de **ku** « venir » est **ki-**, celui de **su** « faire », **si-**. Passe encore ! Mais pour **firu** « lâcher », le ren'yô-kei est non pas **fi-** à flexion à deux crans supérieurs à la base de **fu** shûshi-kei (kami-nidan, pour cet ésotérisme terminologique, voir notre avant-propos), mais **firi-** à flexion à quatre crans, *yodan*). Pour **k(w)é-ru** « donner un coup de pied », il faut

trouver son *ren'yô-kei* non pas dans **ké-ri** mais dans **k(u)wé** ! En effet, chercher les mots sur la base de leur *ren'yô-kei* serait commode pour quelques énergumènes fêrus de langue ancienne qui veulent dépouiller toutes les formes qu'on trouve dans les documents. Mais pour les initiés qui, bien qu'amateurs, sont passablement au courant de la structure verbale du japonais par un brin de connaissance fortuite du vieux japonais ou par la pratique réelle d'un dialecte et savent par conséquent remonter assez facilement au *shûshi-kei*, repère de la flexion verbale, la présentation du verbe en *ren'yô-kei* du docteur Ôno serait quelque peu déroutante.

Dans les verbes latins et grecs, la présentation à la première personne du présent du singulier était-elle due à sa fréquence? Dans le dictionnaire de sanskrit, le verbe est présenté, non pas sous sa forme la plus fréquente, mais simplement sous son radical verbal hypothétique, voire, iréel, tiré logiquement de nombre de formes réelles, établi comme repère, mais enfin d'usage virtuel. Pour savoir consulter un dictionnaire sanskrit, il faut, à l'aide d'un manuel de grammaire, s'être un peu familiarisé par avance à ce que c'est que la structure du verbe sanskrit.

Nous avons dit plus haut que le *ren'yô-kei* de l'ancien verbe **wiru** n'était pas **wiri-** mais **wi-**, de même que le *ren'yô-kei* du verbe moderne **iru** n'est pas **iri-** mais **i-** (*soko-ni i-té* « étant là »). Le dictionnaire d'ancien japonais *Iwanami* présente donc dans la rubrique qui y est consacrée non pas la forme **wiru** mais **wi-**. Il s'agit d'un verbe de flexion à un cran supérieur (*kami-itichidan*) dont le radical est **wi-**. Ce *ren'yô-kei* **wi-** nous renvoie aussitôt aux commentaires détaillés concernant **wiru** *shûshi-kei* dans les autres dictionnaires.

Les commentaires sur **wi-/ wiru** ne nous permettent pas cependant de supposer le lien interne entre **wi- / wiru** et **wu**, ce dernier étant équivalent des modernes **aru / iru / oru** (être, exister). Les radicaux (**ara-**, **i-**, **ora-** en forme de *mizen-kei*) sont tous différents. Une petite note de la rubrique **wi-** du dictionnaire *Iwanami* nous renseigne sur le fait que, dans la haute antiquité, la flexion de **wi-** aurait été de type *kami-nidan*, c'est-à-dire, à

deux crans supérieurs (alternance **wi-** / **wi-** / **wu**). Postérieurement, elle est convertie à l'époque de Nara (8^e siècle) en kami-itchidan, en un cran supérieur (alternance zéro : **wi-** / **wi-** / **wi-ru**). C'est à ce moment-là enfin que l'auteur du dictionnaire nous parle de l'existence du verbe **wu** (居) *shûshi-kei* pour nous y renvoyer. Nous pensons que c'est justement ce **wu** qui, verbe ontique, signifiant un état d'existence: **aru**, **iru**, **oru**, les ramène tous à une même étymologie. Comme un verbe à deux crans supérieurs (**wi-** / **wu** kami-nidan), **wu** se serait décliné : **wi-** (inaccompli, *mizen-kei*), **wi-** (nominal, *renyô-kei*), **wu** (terminal, *shûshi-kei*), **wuru-** (adjectival, *rentai-kei*), **wuré-** (accompli, *izen-kei*), **wi** (impératif, *meirei-kei*). L'écriture japonaise, incapable de rendre, dès le début du système, la syllabe **wu**, se contentait de la représenter avec **u** simple. Cela n'empêche que la syllabe **wu** peut être encore attestée en *ryûkyû* dans les mots tels que **wun**, **wuri**, **wurun**, tous correspondants de nos modernes **oru** ou **iru** (être, exister)(*11).

Dans le grand dictionnaire d'ancien japonais de la maison *Shôgakukan*, le verbe **worî** ne comporte aucune mention étymologique. Il en est de même dans le nouveau (petit) dictionnaire d'ancien japonais de la même maison. Dans ce dernier, pourtant, l'auteur du dictionnaire, docteur Norio Nakata, donne une mention utile : « **Ari**, avec sujets animés et inanimés, disposait d'une plus vaste signification que **aru** moderne, alors que **worî**, correspondant du moderne **iru**, était spécifié pour sujets animés, humains inclus ».

L'auteur du grand dictionnaire de la Haute Antiquité de la maison *Sansei-dô* est circonspect à propos de **worî** : « le verbe aurait été formé de l'amalgame de **wi-** *ren'yô-kei* (flexion à un cran supérieur : **wi-**, **wi**, **wiru**) et de **ari**. Le docteur Ôno est précis et catégorique sur l'origine : « (**worî**) vient de **wi** + **ari**, il s'agit de garder une position assise, voire, de garder une même pose ».

3 Deux sortes de *e* et de *i*

Dans un parler du Tôhoku (nord-est), **iru** du centre se prononce **eru**. Nous pensons que ce **eru** vient de **i+aru**. Il y a plus 1200 ans, dans le centre, chacune des syllabes : **ké (gué)**, **fé (bé)**, **mé** avait deux notations qu'on peut juger phonologiquement différentes l'une de l'autre. On peut supposer de là que plus on remontait dans le temps, plus les syllabes à voyelle **e** étaient différenciées d'une façon binaire. Ce qui veut dire qu'anciennement, il y avait deux phonèmes pour **e**. L'un serait issu de l'amalgame **i+a** (conventionnellement appelé *kô*, noté ici A), l'autre de **a+i** (*otsu*, B). Si ces deux sortes de **e** n'avaient pas d'autre origine, **wi-ari** serait devenu non pas **wori / woru** mais **weri / weru** (éventuellement **eru** en tôhoku). Laissons, pour le moment, cette supposition vraie ou fausse de la formation de **eru** en tôhoku. Ce qui saute aux yeux dans l'ancien vocalisme japonais, c'est la postériorité du phonème **e** aux autres voyelles **a / o, i, u**. L'ancien système vocalique du japonais auraient été composé de quatre ou trois voyelles : **a / o, i, u**.

On constate aussi qu'en ancien japonais, il en était de même du phonème **i** dont les syllabes particulières : **ki (gui)**, **fi (bi)**, **mi** étaient également notées en deux groupes de caractères *kanji* non permutables. Il y aurait eu **i** propre (A) et **i** (B) issu du composé phonologique **u+i** ou du **o+i** (*12).

Pour **ki** « arbre » (mot indépendant), il y a une alternance : **ko-** (**ko-datchi** « bosquet ») ; pour **fi** « feu », **fo-** (**fo-gutchi** « bouche de foyer »). Pour **kami** « divinité », **kamu** (**kamu-kazé** « vent de dieu », ancienne forme de **kami-kazé**). On peut trouver bien d'autres alternances vocaliques telles que : **amé** « ciel, pluie » / **ama-** (**ama-gasa** « parapluie », **ama-do** « volet ») ; **té** « main » / **ta-** (**ta-moto** « manche, flanc », **mé** « œil ») / **ma-** (**ma-na-ko** « prunelle », **funé** « navire » / **funa-bito** « marin ». Cette formation lexicale par le jeu d'alternance vocalique est surtout abondante dans le vieux fonds lexical. Elle s'explique par l'ajout d'une particule emphatique **-i** à un radical : **ko** (B)+**i** > **ki** « arbre », **fo+i** > **fi** « feu », **kamu+i** > **kami** « divinité », **ama+i** > **amé** « pluie, ciel », **ta+i** > **té** « main », **ma+i** > **mé** « œil ». **funa+i** > **funé** « navire ».

Les mots : **ki** « arbre », **fi** « feu », **mi** de **kami** « divinité » sont du même phonétisme B. **Mé** de **amé** « ciel, pluie », **té** « main » et **mé** « œil », sont également de la même catégorie B. Pour **wi-** de **wiru**, on ne sait pas s'il était de la catégorie B ou de la A. L'éventualité du phonétisme B permet de supposer la formation : **wo** (B ?)+**i** > **wi**(B). Le rapport entre **wo-ru** et **wi-ru** serait alors de même nature que celui entre **ko-** / **ki** « arbre », **fo-** / **fi** « feu ». Dans cette hypothèse, on n'aurait pas besoin d'imaginer, pour avoir **wori** / **woru**, un difficile amalgame **wi-ari**. Pour l'éventuel phonétisme **wi-** (A), la comparaison avec **ko-** (B) / **ki-** (A) « venir » est toujours possible (cf. chap. 6).

Ainsi commence à s'ébaucher la vraie nature d'une alternance vocalique qui détermina la flexion verbale du verbe ontique **wu**. Le verbe à deux crans supérieurs (*kami-nidan*) aurait donc connu la flexion suivante:

- wi-**/(**wo-**) (mizen-kei, inaccompli)
- wi-** (ren'yô-kei, nominal)
- wu** (shûshi-kei, terminal)
- wuru-** (rentai-kei, adjectival)
- wuré-** (izen-kei, accompli)
- wi** / (**wo**)(meirei-kei, impératif).

Dans ce paradigme, **wi-** pouvait provenir, comme nous l'avons montré tout à l'heure, du composé **wo+i** ou du **wu+i**. Ce dernier composé **wu+i** n'est cependant pas probable, car (w)**u** terminal, d'une formation secondaire, comme on le voit dans d'autres verbes, ne pourrait pas se constituer en radical.

Pour le rentai-kei **wu-ru**, la particule verbale **-ru** était un rajout postérieur (*13).

Il faut rejeter ici comme secondaire **wuré-** izen-kei manifestement calqué sur le rentai-kei **wuru**. Le paradigme originel de **wu** aurait donc été quelque chose comme : **wo-**, **wi-**, **wu**, **wu(ru)-**, (**wuré-**), **wo**. La flexion de **wu** s'identifie alors du point de vue vocalique avec celle du verbe irrégulier

ku « venir » : **ko-**, **ki-**, **ku**, **kuru-**, **kuré-**, **ko** que nous allons ensuite examiner en détail.

4 L'hypothèse de Laurence Labrune

Il nous reste à rendre compte d'un autre verbe **ari**. Comment en est-il avec les autres verbes ontiques **iru** et **oru** que nous venons de fouiller ? On peut difficilement mettre **a-ri** en rapport avec les formes originelles de **iru** et **oru**, c'est-à-dire, **wi-ru** ou **wo-ri** dont nous avons parlé tout à l'heure. Car **a** de **a-ri** aurait été, dès le premier document écrit, une voyelle pure et simple qui n'était précédée d'aucune sorte de consonne.

L. Labrune, de l'université Bordeaux III, tâche de percer le mystère du paradigme du verbe japonais à l'aide d'une hypothèse d'après laquelle toutes les voyelles japonaises étaient anciennement précédées d'une consonne(*14). Elle postule deux conditions pour que disparaisse éventuellement la consonne : l'une, lorsque la consonne était en tête du mot ; l'autre, lorsqu'elle se trouve juste après un radical qui se termine par une consonne.

On peut illustrer sa thèse de façon suivante :

La consonne **r** de **mi-ru** « voir » reste, étant intervocalique. Dans **mak-Cu** (C= consonne), la consonne disparaît puisque le radical **mak-** se termine par **k**, consonne, et il devient **maku** « semer ». Son hypothèse peut-elle expliquer cependant des radicaux à une seule consonne, voire des verbes monosyllabiques tels que : **fu** « sécher », **ku** « venir » ou **su** « faire », qui auraient été légion dans la vieille langue ? Un radical verbal à une seule consonne comme **f**, **k** ou **s** était-il possible ? Est-il juste aussi de postuler, comme un radical verbal, l'unité CVC telle que **mak-**, pourtant admise comme très probable par bon nombre de japonologues (*15)?

L'auteur du dictionnaire *Iwanami*, docteur Ôno, est catégorique sur ce point : « le verbe **ari**, en relation morphologique avec **aré** (naissance, croissance), **arafaré** (apparition), a, pour radical commun, **ar-** ». Le radical

ar-, mieux que la voyelle simple **a-**, convient à l'explication de la structure ou à l'analyse du terme, mais nous ne pensons pas que ces **a** et **r** aient pu former génétiquement bloc. **R** de **ari** était sans doute postérieur à **a** (de **ari**). Le japonais avait-il commencé son existence comme langue avec la structure CVC? Dans le radical **wi-** (ou **wo-**) des verbes **wi-ru** et **wo-ri** dont je veux montrer tout à l'heure le lien avec **ari**, l'élément **-r** était absent.

La théorie de L. Labrune, selon laquelle toutes les voyelles étaient précédées par une consonne, est une des idées chères aux proto-langues. Effectivement, nous pensons de même pour notre langue. L'opposition entre les colonnes **wa-** (wa, wi, wu, wé, wo) et **a** (a, i, u, e, o), visible seulement dans le couple **wa / a**, était anciennement très nette : **wa / a**, **wi / i**, (w)**u** (*16) / **u**, **we / e**, **wo / o**. Mais l'opposition des colonnes **wa / a** était de nature très différente de celle, par exemple, des colonnes **ka / a**. Car la colonne **wa** a été absorbée, à l'exception de **wa** initiale, par la colonne **a**, tandis que toute la colonne **ka** (ka, ki, ku, ké, ko) est restée intacte en gardant les traits distinctifs marqués avec la colonne **a**. **Wa**, même restée, est toujours concurrencée par **a**. **Aré** « je » pour « **waré** » existe dès l'époque Nara. **Ata(ku)shi** pour **wata(ku)shi** est en usage depuis plusieurs centaines d'années. **Gwakô** pour **gakkô** « école », **kwanji** pour **kanji** « écriture chinoise » étaient des prononciations de nos grands-parents. Il y avait toujours du flottement entre **w** (+ voyelle) / **zéro** (+ voyelle).

Katsumi Matsumoto veut mettre en rapport, voire, identifier plusieurs radicaux des verbes à flexion à un cran supérieur : **yi-** « tirer », **ki-** « porter », **mi-** « voir », **wi-** « demeurer, être assis » avec leurs correspondants substantivés à une voyelle alternée: **-a** (**-o**), et il lie ainsi **yi-** à **ya** « flèche », **ki-** à **ko(romo)** « habit », **mi-** à **ma(na-ko)** « prunelle ». Pour **wi-**, **wa-** peut être retrouvé, selon lui, dans **wa-** de **wari** « demeurer, être assis » et dans **wo-** de **wori** « demeurer, être assis », ainsi que dans **wo-** de **wosu** « occuper, manger »(*17). Il est remarquable ici que le phonologue voit en **wi-** un résultat d'alternance de **wa-** / **wo-** et qu'il situe **wari** à l'origine de **ari**. Tout cela nous porte à croire que **a-**, **wo-** et **wi-**, radicaux des anciens verbes : **ari**, **wori**, **wiru**, remontent tous à la colonne **wa** dont le radical peut être

exprimé par **wo-** / **wa-**. Il est remarquable qu'une flexion qui pourrait résulter du parallélisme **wo-** / **wa-** : **wa-**, **wi-**, **wu**, **wuru-** **wuré-**, **wé** (wa+i) est en parfaite résonance avec celle d'un autre verbe irrégulier **sinu** « mourir » en **sina-**, **sini-**, **sinu**, **sinuru-**, **sinuré-**, **siné** (voir notre avant-propos).

La consonne postulée par Madame Labrune en tête d'une voyelle n'est évidemment pas toujours **w-**. Son hypothèse de l'existence d'une consonne pré-vocalique nous fait supposer un lien non seulement entre ces trois verbes : **wori**, **wiru** et **ari**, mais encore entre **warafu** « rire » et **orabu** « crier » ; **yugamu** « (se) tordre, plier », **agamu** « honorer », **ogamu** « (s'agenouiller pour) prier » ; **kagamu** « s'abaisser », **çagamu** « se blottir » ; **ifu** « dire », **fu** (ancienne forme de **firu** « lâcher »), **héru** (forme dialectale du Tōhoku de **fi-ru** « lâcher, dire »). Le possible rapport entre ces vieux verbes, qui serait dû à l'alternance vocalique, laquelle était certainement à l'origine de notre système linguistique, ne cesse de nous émerveiller.

5 La formation du *shûshi-kei*, terminal.

Nous croyons que la formation du *shûshi-kei*, terminal, est de : ren'yô-kei (nominal) + verbe ontique **wu**. Yukio Uemura, un des auteurs des cent vingt pages de *la langue du ryûkyû* (*Les Langues du monde*, Sansei-dô, Tokyo) déclare au début du chapitre du verbe : « Le *shûshi-kei* du dialecte d'ancien japonais du Hondo (Ile principale) est composé du ren'yô-kei et de **u** (probablement contraction de **wi** = s'asseoir). Il exprimait sans doute un aspect duratif. » **U** n'est pas une contraction de **wi-** mais (**w**)**u** *shûshi-kei*. Mais finalement, cette composition du *shûshi-kei* (ren'yô-kei + u) est véridique. En ryûkyû, **numun** « boire » est de **numi** (acte de boire, ren'yô-kei) avec (**w**)**un**, verbe ontique. Ce type de formation du *shûshi-kei* est transformé en japonais moderne en (ren'yô-kei + **-ru**).

Ku « venir » est le résultat de **ki-** ren'yô-kei et (**w**)**u**. **Wi** + (**w**)**u** donnent

wu, ou, avec l'intervocalique **-r-** épenthétique (donc postérieur), **wiru**, rentai-shûshi-kei (adjectival/terminal). **Hiru** « lâcher, éjecter (hors du corps) » serait également de la formation **fi-wu** → **firu**. **Hiru**, à flexion à quatre crans (**hira-**, **hiri-**, **hiru**, **hiru-**, **hiré-**, **hiré**) dans le centre du pays, remonte dans le Tôhoku à **héru**, verbe à déclinaison à un cran inférieur (**hé-**, **hé-**, **héru**, **héru-**, **héré-**, **hé**). Ce verbe est employé dans le sens de « lâcher, préférer des mots, dire » : *bagana-godo hé(ru)na* (En japonais standard, *bakana-koto iu-na*) « ne dis pas des bêtises » ; *bagana-godo hetta* (*bakana-koto itta*) (< hétari < hé-te-ari = en japonais du centre : hiri-te-ari) « (il) a dit des bêtises ».

En japonais, le phonème **r**, essentiellement intervocalique, n'apparaît pas en principe en tête du mot. La plupart des mots qui commencent par ce phonème sont d'emprunt étranger. Le shûshi-kei (terminal) et le ren'yô-kei des verbes **ari**, **wori** sont identiques. Ces verbes ontiques n'avaient probablement pas à produire l'aspect actif ou duratif, propre aux autres verbe. Dans le proto-indoeuropéen, « (les) verbes dénotant événements et états accusaient des traits distinctifs formels assez importants [...]. Le contraste majeur est trouvé (en anglais) dans la distinction entre états atemporels et tels événements qui ont lieu lorsque le locuteur parle – le vrai temps présent »(*18). Au cours de la formation de la langue japonaise, l'aspect statique (la phrase nominale) s'est mué graduellement en duratif actif (la phrase verbale). Dans l'introduction graduelle de l'aspect verbal dans le nominal, le duratif **wu** (rentai-shûshi-kei) s'est ajouté à **ari** et **wori** statiques pour devenir finalement **aru** et **woru**. Ce procédé de formation est encore vivant dans le type de composé qui a pour fonction d'accentuer un état d'action en cours, tel : (**kwu** →) **ku(w)u** « bouffer » → **ku(w)i-oru** « (être en train de) bouffer », avec, comme radical, **ku(w)i-**, ren'yô-kei.

Le paradigme verbal indo-européen est doté de la désinence personnelle. La conjugaison est donc en contraste avec notre flexion verbale, dépourvue de toute notion de personne dans le paradigme verbal. Mais les deux langues ont, pour point commun, une fonction majeure du verbe ontique (**wu** en japonais, **as** en sanskrit) dans la formation du verbe en général.

En sanskrit, il y a deux systèmes de futur : futur simple et futur périphrastique. « Le futur simple est un système ancien qui date de l'époque de l'indo-européen, l'autre, le périphrastique est un futur composé d'un nom d'agent d'action accompagné d'un verbe auxiliaire (ontique, **as**). Nouveau venu dans le système verbal, ce dernier ne se rencontre dans la vieille langue qu'en état de ses débuts »(*19). « Le futur (simple) couvrant largement des états d'avenir, rend l'intention, le but ou l'espérance etc, et est spécifié, à la différence du périphrastique, au futur proche. Ce dernier est employé volontiers aux cas où sont manifestées date et limite »(*20). Le futur, au même titre que l'impératif, l'injonctif, le précatif ou le subjonctif, est un des systèmes grammaticaux où le pouvoir de la parole est le plus sensible puisqu'il s'y exprime volonté, fin ou espoir. Les radicaux de ces deux futurs ne sont pas identiques, mais le verbe (auxiliaire) employé comme désinence verbale n'est pas autre chose que le verbe ontique **as**. Ce verbe (auxiliaire) **as**, un peu effrité dans la désinence du futur simple (non pas **-âsmi**, mais **-âmi**), se retrouve intacte à la première et à la seconde personne du singulier dans la conjugaison du futur périphrastique (**-âsmi**, **-âsi**). On sait qu'en indo-européen moderne, ces verbes ontiques (non pas seulement les successeurs de **esse**, mais de **habere** aussi, dans l'expression *Habes bene ?* « Tu vas bien ? ») sont partout présents aux divers temps de la conjugaison (futur, imparfait, au passé composé etc, en français).

L'absence de **as** dans le paradigme de la troisième personne du singulier du futur périphrastique (**dâtâ** « donneur, il donnera » au lieu de ***dâtâsti**) donne à réfléchir sur un caractère foncièrement nominal de la conjugaison.

Les désinences personnelles d'indo-européen : (as)**mi**, (as)**si**→asi, (as)**ti** auraient été originellement des particules démonstratives indépendantes. D'où on peut conclure que **as** a fonctionné à peu près de la même manière que notre **wu**.

6 L'origine de *ku* « venir »

Nous avons dit tout à l'heure que le ren'yô-kei (nominal) **ki-** et l'ontique (**wu**) auraient donné ensemble naissance à **ku** « venir ». **Ku** avait un autre sens « aller ». Ce qui n'est rien d'étonnant du point de vue de la linguistique générale. Dans la langue homérique, presque tous les verbes qui signifient « venir » (**bainô**, **erkhomai**, **eîmi** etc.) ont comme pendant sémantique « aller ». Pour (Venez) à table. – on dit rarement *Je vais*, mais *J'arrive*, voire, *Je viens*. En plus, il est difficile d'expliquer la différence entre *Tu ne vas pas (/ ne viens pas) me dire des choses pareilles*.

Nous tâcherons alors de voir quel est le radical du verbe irrégulier **ku** « venir, aller » dont nous reproduisons ici le paradigme. Il est, comme celui de **wu**, un des plus anciens :

(mizen-kei, inaccompli) **ko-**
 (ren'yô-kei, nominal) **ki-**
 (shûshi-kei, terminal) **ku**
 (rentai-kei, adjectival) **kuru-**
 (izen-kei, accompli) **kuré-**
 (meirei-kei, impératif) **ko !**

On sait d'abord que **kuru** rentai-kei, et **kuré** izen-kei, sont génétiquement postérieurs aux autres formes. **Ku** shûshi-kei est né, comme nous l'avons montré plus haut, du ren'yô-kei **ki**. Le mizen-kei **ko-** et l'impératif **ko**, du même phonétisme B, sont, tous les deux, de l'aspect inaccompli. L'impératif et le mizen-kei sont les deux représentations du même aspect. L'aspect imperfectif (à venir) des deux est conforme soit à l'inaccompli (mizen-kei) soit à l'impératif. Le problème revient donc à expliquer la formation du binarisme **ko-** / **ki-**.

En ancien japonais existe un démonstratif de proximité : **ko** (phonétisme B). Le docteur Susumu Ôno, à propos du ren'yô-kei **ki**, dit qu'« il s'agit là d'un mot employé dans la sphère du narrateur pour dire qu'on approche dans le temps, dans l'espace ou mentalement, près d'un endroit indiqué par le démonstratif **ko** ». Ainsi, il fait dériver du

démonstratif **ko**, **ko-** mizen-kei et surtout **ko-** impératif du verbe **ku**. Autant dire qu'en français « Ici ! » veut dire normalement « (Viens) ici ! ».

Or, **ki-** ren'yô-kei n'est pas du phonétisme B mais A. Ce qui ne nous autorise pas à le faire provenir des composés tels : **ko+i** ou **ku+i**. Pour le moment, l'alternance **ko-** / **ki-** ne tient qu'à un jeu d'alternance vocalique qui peut être identique avec celui de **wo-** / **wi-** (cf. chap. 3).

On peut faire une remarque suivante : à ce démonstratif de proximité **ko**, fait pendant **ka**, un autre démonstratif d'éloignement. Ce **ka** fait partie d'un groupe de démonstratifs **k(V)** : **ka**, **ko**, **ku** (izu-**ku** « où ? ») L'hypothèse d'une alternance vocalique **ka-** / **ki-**, **ku**, **ko** (ou **ka**) en face de **ko-** / **ki-** / **ku** / **ko-** peut-elle expliquer notre verbe **ku** ? Rien n'est plus sûr. Car le démonstratif **ko** « ici ! » n'est pas proche de **ka** « là ». L'alternance **ma** « œil » / **mi**(ru) « voir » / **mé** « œil » / **mo** (**moru**, ma-**moru** « veiller des yeux, garder » est connue. **Mi-** de **miru** est du phonétisme A comme **ki-** ren'yô-kei du verbe **ku**. Ici l'alternance **mo-** / **mi-** fait sens évident. Ce serait dans ce sens-là qu'il faudrait chercher la solution.

L'alternance (k)**o** / (k)**a** n'est pas rare ; on en voit des exemples un peu partout: **oru** / **aru** « être », **oré** / (w)**aré** « je », **naré** / **nora** « toi, vous autres », **sa** « cela » / **so** « ceci », **kagamu** / **kogomu** « se blottir », **agamu** « honorer » / **ogamu** « faire prière » etc. Les deux voyelles **a** et **o**, tout en étant différenciées vocaliquement, sont, parfois, fonctionnellement très proches l'une de l'autre. L'alternance **ko-**, (**ka-**) / **ki-** devrait être examinée aussi dans sa ressemblance avec celle de **ma-** (**mo-**) / **mi-** « voir ». La voyelle **i** fait se serrer, rétrécit, voire accentue la syllabe. Ce caractère est propre au ren'yô-kei (nominal perfectif), tandis que **a** / **o** fait lâcher au large. C'est une nuance qui convient au mizen-kei (imperfectif, inaccompli) et à l'impératif qui exhorte, pousse vers l'avenir.

Dans le verbe **ku**, **ko** impératif semble être plus accentué que **ki** ren'yô-kei. Il s'agit ici d'un déictique qui est transposé dans une position emphatique du paradigme. En général, **i** est plus aigu, plus tonique que **a/o**. Cette alternance tonique / atone souvent perceptible dans les verbes et les nominaux japonais ressemble au phénomène de guna sanskrit (*21), pilier

de l'édifice grammatical d'indo-européen.

7 L'origine de *su* « faire »

A part le rentai-kei **suru-** et izen-kei **suré-** postérieurs aux autres, le paradigme du verbe irrégulier **su** se résume de façon suivante :

(mizen-kei) **sé-** , (na)**sa-** dans le verbe **nasu** « faire » à déclinaison à quatre crans.

(ren'yô-kei) **si-**

(shûshi-kei) **su**

(meirei-kei) **sé !** (anciennement **so B**)

Examinons maintenant la formation du verbe **su** à l'instar du verbe **ku**. On peut supposer que le radical du verbe **su** est l'ancien meirei-kei **so (B)**, qu'on peut identifier au démonstratif moyen **so (B)**. Le mot actuel est **soré** « celui-là ». Comment ce démonstratif peut-il être le radical du verbe **su** ? **So** fait pendant à un autre démonstratif **sa** « ainsi, cela ». Ce démonstratif connote nécessairement un sens verbal : (Fais) ainsi, (Fais) cela, comme ça. Ce sens de « faire », qui émane naturellement du contexte, s'est incrusté dans le démonstratif. Les anciens, pour comprendre, n'avaient pas seulement recours à la parole de leurs interlocuteurs. Ils les observaient, faisaient attention à leurs gestes ou façons de dire. Quand le maître disait « (comme) ça », on obéissait plutôt au doigt et à l'œil. On n'avait cure du verbe patent « faire ». La parole n'était donc qu'un moyen de la communication. « Ainsi » était compris « faire (ainsi) », de même que « ici » pouvait signifier tout simplement « venir (ici) ».

Ce **so**, comme **ko** (démonstratif, radical et impératif du verbe « venir »), est du phonétisme B. **So**, démonstratif, est apparenté non seulement avec **sa** démonstratif « cela, celui-là », mais encore avec **si** « ceci, celui-ci ». Est-ce que **si**, ren'yô-kei du verbe **su**, peut provenir du démonstratif **si** ? Rien n'est impossible. Mais, quelle est la nature phonologique exacte de **si**

ren'yô-kei ? Si c'était de A, cela fait paire avec **ko**(B) mizen-meirei / **ki** (A) ren'yô du verbe **ku**. S'il s'agissait du phonétisme B, il faudra abandonner cette possibilité pour une autre, par exemple, **so+i** > **si** (B). De toute manière, une alternance (sans radical fixe) **sa** / **si** ou **so** / **si** est toujours possible.

Pour **sé** (mizen-meirei), on peut penser non seulement au démonstratif **sa** mais au radical verbal **sa**, attesté dans **nasa-**, mizen-kei du verbe **nasu** « faire ». Dans ce cas-là, **sé** mizenkei est de **sa+i** (emphatique), donc **sé** (B), alors que **sé** impératif est de **si** (ren'yô-kei) + **a** (radical du verbe ontique **ari**). Ce dernier est donc **sé** (A).

(P. S. Cette étude prend pour point de départ mon petit article en japonais sur la formation de deux anciens verbes **ku** « venir » et **su** « faire » publié dans les Mélanges Siguéru Chiba en 2003, Meiji-Gakuin, Tokyo. Que les lecteurs attentifs de Tôzai m'excusent d'avoir commenté à nouveau l'hypothèse très intéressante de Mme Laurence Labruno sur l'ancien vocalisme japonais dont j'ai montré quelques éléments dans Tôzai 6. Nous pensons que son hypothèse mérite d'être discutée de divers points de vue par le plus grand nombre de chercheurs de proto-langues et d'attirer l'attention d'un plus vaste public.)

(Le 3 septembre 2004 à Limoges)

Notes:

- 1) In *Essai de Sémantique*, 1898
- 2) *Problèmes de linguistique générale*, 1966 Gallimard p. 226
- 3) Ibid. p. 227.
- 4) Ibid. p. 225.
- 5) Revue annuelle depuis 1996. L'article est paru dans le numéro 6, juillet 2002 Pulim.
- 6) Deux éditions *Shôgakukan*, une *Kôdansha*, une nouvelle édition

Iwanami, une édition *Haute Antiquité* de *Sanseidô*.

- 7) Saiitchi Maruya : dans le journal *Asahi* soir du 21 juin, 1983.
- 8) *Atlas linguistique du Japon*.
- 9) **kurasu** « vivre ». **mawaru** « tourner ».
- 10) Avant-propos du dictionnaire d'ancien japonais *Iwanami*, éd. 2000.
- 11) *Atlas linguistique du Japon*.
- 12) Pour la voyelle **o** aussi, il y aurait eu deux sortes de **o** : **o** kô, **o** otsu, également notées ici éventuellement : **o**(A), **o**(B). En fait, **i**(B) vient du composé **u+i** ou du **o**(B)+**i**. Mais pour la voyelle **o**, nous nous rangeons à l'avis de M. Katsumi Matsumoto qui soutient que la différence entre ces deux **o** n'est pas phonologique mais simplement phonétique et qu'il ne s'agit pas, par conséquent, de deux phonèmes mais de deux allophones.
- 13) Anciennement on disait : Hito **sugu** – terminal. « L'homme passe ». **Sugu** hito – adjectival. « L'homme qui passe ».
- 14) *Ebisu* N° 2, Tokyo, 1993.
- 15) Le radical en finale consonantique (**mak-**) ne convient pas aux verbes monosyllabiques tels que: **su** (sa-, si-, su, sé) « faire », **ku** (ko-, ki-, ku) « venir », **fu** (fo-, fi-, fu) « sécher ». Les radicaux en une seule consonne (s-, k-, f-) sont difficiles à imaginer. Mais l'application de laryngales à l'hypothèse de M. Labrune pourrait mieux refléter l'état ancien, voire l'étymologie du radical verbal. **Mak-** pourrait être représenté en **makH-**, **s-** en **sH-**, **k-** en **kH-**, **f(ph)-** en **f(ph)H-**. **M-** pour **mé** « œil » et **ma** de **ma-na-ko** « prunelle » serait également en **mH-**. **Mé** « œil » serait même représenté en **mH1**, **ma-** en **mH2**. Cette représentation a un triple avantage en nous montrant d'abord qu'il y a une unité vocalique des voyelles alternées, que cette unité est représentée par le sigle (consonne avec coloration vocalique) et que le radical n'est pas terminé en consonne mais en une consonne qui se mue en voyelle. La disparition des sonantes (w, y, r, l, m, n) devant voyelle aurait été fort possible en japonais, telle qu'on la constate dans les mots qui commençaient par wi, wu, we, wo, yi, ye etc, qui

n'existent pas dans le syllabaire moderne, et dans d'autres tels que (u)**ma** « cheval » < **ma** nasal, (u)**mé** « prune » < **mé** nasal. En outre, l'instabilité épenthétique du phonème r (= l en japonais) est comme nous venons de le voir. Ce serait peut être la laryngale ou la pharyngale qui peut résoudre des difficultés du radical à terminaison consonantique.

- 16) Phonétiquement, **wu** existait certainement – voir le cas du ryûkyû – mais l'écriture en faisait défaut.
- 17) *Le système vocalique de l'ancien japonais*, Hitsuji-shobô, Tokyo, 1995 p. 55.
- 18) Andrew L. Sihler, *New Comparative Grammar of Greek and Latin*, Oxford University Press, 1995, p. 443. Traduction Kudo.
- 19) d'après D. Whitney, *Sanskrit Grammar*, 2^e édition 1889, Harvard University Press, p. 330. Traduction Kudo.
- 20) d'après Naoshirô Tsuji, *Grammaire sanskrite*, éd. Iwanami, Tokyo p. 163. Traduction Kudo.
- 21) L'alternance vocalique du genre (e / o / zéro) en grec : **petomai** « voler » / **potê** « vol » / **pteron** « plume, aile » concerne tout l'indo-européen et toute catégorie de mots. L'opposition vocalique **i / u** ou **o / a** qu'on constate dans les vieux numéraux japonais utilisés dans le comptage: **fi** « un » / **fu** « deux », **mi** « trois » / **mu** « six », **yo** « quatre » / **ya** « huit » semble servir à marquer quelque chose d'inattendu : la multiplication. Certains composés de ces numéraux, c'est-à-dire, les numéraux employés pour compter le personnel : **fitori** « une personne », **futari** « deux personnes », **mitari** « trois personnes », **yo(t)tari** « quatre personnes » peuvent jeter une lumière inattendue sur le caractère d'origine nominale du verbe **wori / ari**. Le numéral **fitori** peut être analysé non pas en **fito** « personne » + **ri** (car, l'analyse « personne » pour **fito** causera de la difficulté avec **fitari**, **mitari**, **yotari**) mais en **fi** « un » -**to** (/ -**tu**) « particule conjonctive » + **ari / ori**. Quelques anciens étymologistes supposaient qu'il s'agissait d'« existence d'un ». Ce qui nous semble juste. Or, d'habitude, ce qui

suit le numéral n'est pas un verbe mais un nominal. Par conséquent, **ari** ou **ori** après un numéral ne doit-il pas être grammaticalement nominal ? Le mot **fitori** ne s'employait pas seulement pour des hommes mais aussi pour des plantes, voire, des inanimés dans le sens de « seul(e) » ou « seulement ». *Sugué-wa fitori wori* « une lâche croît seule » (*Nihon-Shoki*). Dans le *Man'yôshû* (chant 3601), c'est un *muro-no-ki* « une sorte de pin » qui se dresse seul (*hitori*) sur la plage déserte d'une île isolée. S'agit-il là d'une personnification ? Nous croyons plutôt que le sens premier de **fitori** est tout simplement *ein Sein* « un être » en allemand. **Fitori-déni** veut dire « de soi, seul, tout naturellement ».